

**L'Italie
de Botticelli à
Bonaparte**

JEAN DELUMEAU

**L'Italie
de Botticelli à
Bonaparte**

ARMAND COLIN

Collection *Mnémosya*

Illustration de couverture : Bartolomeo Veneto,
Portrait de courtisane en Flore, c. 1520,
Städel Museum, Francfort

Mise en pages : Lumina Datamatics, Inc.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, Malakoff, 2022

© Armand Colin, Paris, 1974, 1997

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-20063149-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Federigo Melis.

Introduction

Éloge et présentation de l'Italie

Un pays d'abord convoité pour sa richesse et sa position avancée à la rencontre de l'Orient, puis envié et admiré pour son art, sa culture, sa lumière : voilà l'Italie entre le temps de Botticelli et celui de Bonaparte.

Témoignages

Au temps des guerres d'Italie

Dürer, qui séjourne à Venise en 1506, écrit à Pirckheimer : « Ici je suis un seigneur, chez moi un pauvre hère... Comme j'aurai froid [à Nuremberg] en pensant au soleil. » Pour Commynes, en 1494, Venise avait constitué une révélation :

Et fuz bien esmerveillé de veoir l'assiète de ceste cité et de veoir tant de clochiers et de monastères et si grand maisonnement et tout en l'eau et le peuple n'avoir nulle autre forme d'aller que en ces barques, dont je croy qu'il s'y en finerait¹ trente mil, mais elles sont fort petites. À l'environ de ladite cité y a bien soixante et dix monastères, à moins de demye lieue françoise, à le prendre en rondeur (qui tous sont en ysle, tant d'hommes que de femmes, fort beaulx et riches, tant de edifices que parement, et ont fort beaux jardrins), sans comprendre ceulx qui sont dedans la ville, où sont les quatre ordres de mendians², bien soixante et douze paroisses³ et

1. = trouverait.

2. Carmes, jacobins, cordeliers et augustins.

3. Une paroisse sur chacune des soixante-douze îles de Venise.

mainte confrairie ; et est chose bien estrange de veoir si belles et si grandes eglises fondées en la mer...

Les ambassadeurs du duc de Millan et de Ferrare ... me menèrent au long de la grant rue, qu'ilz appellent le Canal Grant et est bien large. Les gallées y passent au travers, et y ay veü navyes de quatre cents tonneaux et plus, près des maisons ; et est la plus belle rue que je croy que soit en tout le monde et la myeux maisonnée, et va le long de la ville.

Les maisons sont fort grandes et haultes, et de bonne pierre, les anciennes, et toutes painctes ; les aultres faictes puis cent ans ; toutes ont le devant de marbre blanc qui leur vient d'Istrie, à cent mil de là, et encores mainte grant piece de porfille et de serpentine sur le devant. Au dedans, ont pour le moins, en la pluspart, deux chambres qui ont les planchers⁴ doréz, riches manteaux de chemynées de marbre tailléz, les chalitz des lits doréz et les ostevens⁵ painctes et doréz et fort bien meublées dedans. Et est la plus triumpante cité que jamais j'aye veüe...⁶

En cette même année 1494 Naples apparut à Charles VIII et à son entourage comme un « paradis terrestre ». La comparaison vint spontanément sous la plume du roi et sous celle de l'évêque Briçonnet qui l'accompagnait :

Madame, écrivit celui-ci à Anne de Bretagne, je voudrais que vous eussiez vu cette ville et les belles choses qui y sont, car c'est un paradis terrestre. Le Roy, de sa grâce, m'a voulu tout montrer à ma venue de Florence et dedans et dehors la ville ; et vous assure que c'est une chose incroyable que la beauté de ces lieux bien appropriés en toutes sortes de plaisances mondaines (janvier 1495).

Et Charles VIII de renchérir dans une lettre à Pierre de Bourbon :

Au surplus, vous ne pourriez croire les beaux jardins que j'ay en cette ville. Car, sur ma foy, il semble qu'il n'y faille que Adam et Eve pour en faire un paradis terrestre, tant ils sont beaux et pleins de toutes bonnes et singulières choses, comme j'espère vous en compter mais que je vous voie⁷. Et avec ce, j'ai trouvé en ce pays des meilleurs peintres ; et auxdits vous envoyerez pour faire aussi beaux planchers qu'il est possible, et ne sont les planchers de Bauxe, de Lyon et d'autres lieux de France en rien approuchans de la beauté et richesse de ceulx d'icy ; c'est pourquoy je m'en fourniray et les meneray avecques moy pour en faire à Amboise (mars 1495).⁸

4. = plafonds.

5. = paravents.

6. *Mémoires*, livre VII, chap. XVIII, éd. J. Calmette, 1925, t. III, pp. 108-110.

7. = dès que je vous verrai.

8. *Lettres de Charles VIII*, éd. Pélicier, t. IV, p. 188.

En 1600

Parmi tant de cités italiennes, laquelle mérite la palme? Voyageant dans la péninsule en 1600 le duc de Rohan — un chef huguenot — hésite entre Florence et Naples :

Je ne demeuray qu'un jour (à Pise) pour le désir que j'avois d'aller à Florence, qui a emporté le nom de belle sur toute l'Italie. Florence surnommée la belle, aujourd'huy capitale et demeure des ducs de Toscane, est assise sur la rivière d'Arne aux racines des monts Appenins, en pays assès plain pour la Toscane. (Elle) se trouve maintenant (sous le règne de Ferdinand I) en se plus grande beauté : estant ornée de belles places, belles rues, beaux palais, beaux hospitaux et belles églises, autant ou plus que ville d'Italie. Entre autres édifices, l'église de Sta Maria Reparata⁹ est une œuvre admirable, estant outre sa belle architecture, bastie de marbres de toute couleur, mis avec si bel ordre que cest œuvre fait admirer qui le regarde ; la tour quarrée qui lui sert de clocher est de la même architecture. Il y a aussi une fort belle galerie¹⁰ qu'ont fait faire ces derniers ducs qui a de long 250 brasses florentines, fort enrichie de belles statues antiques : du milieu de laquelle on va à un cabinet rond qui se nomme la Tribune, ou il y a un nombre infiny de richesses, pierreries et autres choses extrêmement rares, mais particulièrement de peintures et de sculptures ... Toutes ces beautés donc de Florence avec la liberté qui y est pour toute sorte de gens et les bons exercices qui y sont m'ont convié d'y faire plus longue demeure qu'en aucun lieu d'Italie.

Mais comment ne pas être séduit par Naples?

Il me semble que si j'ay eu de la curiosité à rechercher particulièrement l'origine, l'assiette et la beauté des lieux où j'ai passé, que l'antique *Parthénopé*, maintenant Naples la gentille, mérite cette peine sur toutes les autres, tant pour son ancienneté que pour sa beauté ... Cette ville donc aujourd'huy se compte entre une des plus peuplées, riches et agréables qui soient au monde, tant pour la bonté et température de l'air, comme pour la beauté d'icelle, la conversation de la noblesse qui y demeure, et toutes sortes d'exercices vertueux qui y fleurissent, et les grands personnages qu'elle a enfantés et nourris.¹¹

9. La cathédrale.

10. Les Offices.

11. *Voyage du duc de Rohan fait en l'an 1600 en Italie, Allemagne, Pays-Bas Unis, Angleterre et Écosse*, Amsterdam, 1646, pp. 49-56 et 93-98.

Au XVIII^e siècle

Au XVIII^e siècle c'est Rome qui a la préférence du président de Brosses. Un passage célèbre de ses *Lettres familières* est consacré à la louange de la ville éternelle et de son chef-d'œuvre, Saint-Pierre :

Elle est belle cette Rome, et si belle que, ma foi, tout le reste me paraît peu de chose en comparaison... Quand vous serez ici, quelle impression croyez-vous que vous fera le premier coup d'œil de Saint-Pierre? Aucune. Rien ne m'a tant surpris, à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise. On entre dans ce bâtiment dont on s'est fait une si vaste idée, cela est tout simple. Il ne paraît ni grand, ni petit, ni haut, ni bas, ni large, ni étroit. On ne s'aperçoit de son énorme étendue que par relation, lorsqu'en considérant une chapelle *a parte rei*, on la trouve grande comme une cathédrale, lorsqu'en mesurant un marmouset qui est là, au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet, tant cet édifice par l'admirable justesse de ses proportions a la propriété de réduire les choses démesurées à leur juste valeur. Si ce bâtiment ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première inspection, c'est qu'il a cette excellente singularité de ne se faire distinguer par aucune. Tout y est simple, naturel, auguste et par conséquent, sublime. Le dôme, qui est, à mon avis, la plus belle partie, est le Panthéon tout entier, que Michel-Ange a posé là, en l'air, tout brandi de pied en cap. La partie supérieure du temple, je veux dire les toits, est ce qui étonne le plus, parce qu'on ne s'attend pas à trouver là-haut une quantité d'ateliers, de halles, de coupoles, de logements habités, de campaniles, de colonnades, etc., qui forment, en vérité, une espèce de petite ville, fort plaisante... Je ne vous dis rien de la colonnade au-devant de l'église; vous la connaissez; mais vous n'avez pas vu jouer les deux fontaines à côté de l'obélisque. Figurez-vous deux feux d'artifices d'eau, qui jouent toute l'année jour et nuit sans interruption; je n'ai rien trouvé qui m'ait fait plus de plaisir. Tous les jours, je vais leur faire une visite d'amitié, surtout quand le soleil donne dessus. En général, la plus belle partie de Rome, à mon gré, ce sont les fontaines; celle de la place Navone est de tout ce que j'ai vu dans mon voyage ce qui m'a le plus frappé. Le nombre de ces fontaines qu'on trouve à chaque pas, et les fleuves entiers qui en sortent, sont plus agréables et plus étonnants encore que les édifices, tout magnifiques qu'ils sont en général, surtout les anciens... Enfin pour vous dire, en un mot, ma pensée sur Rome, elle est, quant au matériel, non seulement la plus belle ville du monde, mais hors de comparaison avec toute autre, même avec Paris qui, d'autre côté, l'emporte infiniment pour tout ce qui se remue.¹²

Alors que l'admiration du président de Brosses est surtout intellectuelle, Goethe, arrivant en Italie en 1786, a l'impression de revivre. Mieux, il se demande s'il a vécu avant de toucher cette terre bénie :

12. Charles de BROSSES, *Lettres familières sur l'Italie*, éd. Y. Bézard, Paris, 1931, II, pp. 2-5, Lettre XXXVI, fin 1739 ou début 1740.

Introduction

Il y a neuf milles de Botzen¹³ à Trente, dans une vallée de plus en plus fertile. Tout ce qui essaie de végéter sur les hautes montagnes a déjà ici plus de force et de vie. Le soleil est brûlant et l'on recommence à croire en Dieu... Le cours de l'Adige devient plus doux et forme en beaucoup d'endroits de larges bancs de gravier. À terre, près du fleuve, et sur la pente des collines, tout est planté si serré, si entremêlé, qu'il semble qu'une chose doive étouffer l'autre : treilles de vignes, maïs, mûriers, pommes, poires, coings et noix ; l'hièble s'élançait vivement sur les murs ; le lierre s'élève en fortes tiges contre les rochers et les couvre sur une grande étendue ; le lézard se glisse dans les intervalles ; tout ce qui passe de ça et de là rappelle les plus charmants tableaux. [...] Et quand vient le soir, que, par une douce brise, quelques nuages reposent sur les montagnes, s'arrêtent dans le ciel plutôt qu'ils ne passent et qu'aussitôt après le coucher du soleil, le froufrou des sauterelles commence à devenir bruyant, on se sent chez soi dans le monde et non comme étranger ou exilé. Je me plais ici comme si j'y étais né, que j'y eusse été élevé et que je revinsse d'une expédition au Groenland ou de la pêche à la baleine. Je salue jusqu'à la poussière natale, qui tourbillonne quelquefois autour de la voiture et qui m'avait été si longtemps étrangère. Le carillon des sauterelles me charme... ; la soirée même est douce comme le jour. Si quelque personne qui habiterait le Midi ou qui reviendrait du Midi apprenait mon ravissement, elle me trouverait bien enfant. Ah ! ce que j'exprime ici, je l'ai connu longtemps, aussi longtemps que j'ai souffert sous un ciel inclément. Et maintenant j'aime à sentir comme exception cette joie que l'on devrait goûter sans cesse, comme une éternelle nécessité de la nature.

La joie de vivre c'est surtout à Naples que Goethe la connaîtra :

Si aucun Napolitain ne veut quitter Naples, si ses poètes chantent avec les plus vives hyperboles sa délicieuse situation, il faudrait le leur pardonner, quand même deux ou trois Vésuves se trouveraient dans le voisinage. Ici on ne peut du tout se souvenir de Rome : auprès de la libre position de Naples, la capitale du monde paraît, dans la vallée du Tibre, comme un vieux cloître mal placé. [...]

Naples est un paradis : chacun vit dans une sorte d'ivresse et d'oubli de soi-même. C'est aussi ce que j'éprouve. Je me reconnais à peine, et il me semble que je suis un autre homme. Je me disais hier : « Ou bien tu as été fou jusqu'à ce jour, ou bien tu l'es maintenant. » [...]

Si à Rome on étudie volontiers, ici on ne peut que vivre ; on oublie et le monde et soi-même, et c'est pour moi une singulière sensation de ne vivre qu'avec des gens occupés à jouir.¹⁴

13. = Bolzano.

14. *Œuvres de Goethe*, trad. J. Porchat, 1862, IX, *Voyages en Suisse et en Italie*, pp. 86-87, 237, 255-257.

Une proie tentante

Sa richesse

Morceaux choisis que ceux qu'on vient de lire, et comme tels déformants. On pourrait leur opposer bien des témoignages réticents. Du Bellay vitupère les courtisanes romaines et garde la nostalgie de son « petit Liré ». Montaigne trouve l'Italie moins confortable que l'Allemagne, les logis moins commodes, les viandes moins savoureuses, les femmes moins belles. Ni Florence ni Rome ne lui arrachent de cris d'admiration. En outre, tous les visiteurs, de Montaigne à Stendhal, moquent les superstitions et les corruptions italiennes, s'étonnent de la nonchalance administrative et du violent contraste partout présent entre richesse et misère.

En dépit de ses trop évidentes faiblesses l'Italie demeure, entre xv^e et xix^e siècles, l'aimant qui attire l'élite européenne, de Fouquet à David, de Philibert de l'Orme à Soufflot, d'Arcadelt à Mozart. Faible, voire inexistante sur le plan politique, elle garde tout au long de ces trois cent cinquante ans son prestige culturel et sa souveraineté artistique. Au moment où Bonaparte l'envahit et pille ses musées elle reste en Occident la principale source de beauté. C'est là une constante, une structure de son histoire — et de la nôtre — au cours de la période de notre étude.

Il en est d'autres : dans la tranche chronologique considérée, aucun pays d'Europe n'a été à ce point convoité par ses voisins, comme s'il était la clé à la fois de l'Occident et de l'Orient, la condition de la puissance, le couronnement de toute ambition. Souverains de France, d'Espagne et d'Autriche ont rêvé de le dominer et ont cru tour à tour y parvenir. Les Suisses et les Ottomans, à la fin du xv^e siècle et au début du xvi^e, ont espéré eux aussi prendre un morceau de cette proie tentante, les uns en Milanais, les autres en terre d'Otrante. Finalement l'Italie a glissé entre les mains avides de ceux qui voulaient la saisir. Et elle ne s'est jamais hispanisée au point de ne pas rester elle-même : voilà le « miracle » italien.

Mais pourquoi cet acharnement des Français, des Espagnols, des Allemands à s'emparer de la péninsule ? Au temps de Charles VIII elle était la région la plus riche d'Europe, l'entrepôt et le redistributeur des produits de l'Orient, la banque de l'Occident. Le quadrilatère Milan-Gênes-Florence-Venise (quatre villes qui avaient uniformisé leurs monnaies d'or) constituait le centre économique du monde. Mettre la main d'une façon ou de l'autre sur cette réserve d'argent et d'or que représentait l'Italie, sur ce magasin merveilleusement achalandé, sur

ces villes prestigieuses à la fois cœur et cerveau de la circulation des monnaies et des marchandises, c'était s'assurer les moyens et le décor de la puissance.

L'Italie terre impériale et porte de l'Orient

La richesse italienne déclina, au moins relativement à partir du xvii^e siècle et surtout après 1630-1650. Le poids économique de la péninsule s'amenuisa désormais en Europe et dans le monde, au bénéfice des régions atlantiques et septentrionales. Pourtant Bonaparte commença son éblouissante carrière en disputant l'Italie aux Autrichiens : elle demeurerait donc objet de convoitise. Bientôt l'empereur franco-italien, héritier d'une longue tradition politique et culturelle, verra dans l'ancienne reine et législatrice du monde méditerranéen, une pièce maîtresse et la meilleure justification de sa construction impériale. En outre l'Italie apparut, au long des trois siècles et demi qui nous importent, comme la base d'opérations indispensable à tous ceux qui rêvaient de l'Orient — Charles VIII ou Bonaparte — et comme la condition *sine qua non* de toute croisade maritime contre l'Infidèle. N'est-ce pas en Italie que fut préparé le succès de Lépante ? La position stratégique de la péninsule au cœur de la « mer intérieure » a toujours attiré les regards des puissants,

L'Italie siège de la papauté

Rois de France et maison d'Autriche, en cherchant à s'assurer une place prépondérante en Italie, visaient encore un autre but : faire du pape leur chapelain, de la cour romaine un docile instrument de leur politique. Car, à cause de Rome, le poids religieux de l'Italie demeura énorme, et s'accrut même après le Moyen Âge. Le schisme protestant eut beau soustraire à l'autorité du souverain pontife la moitié de l'Europe, conquistadores et missionnaires ouvrirent au catholicisme la voie des mers. De 1500 à 1800, 65 diocèses et archidiocèses ainsi qu'une vingtaine de vicariats apostoliques furent créés en Amérique et en Asie. Rome progressivement rénovée, embellie, agrandie à partir de 1450 — et surtout de 1550 — devint une capitale mondiale pour le plus grand bénéfice de l'Italie. Certains papes furent pourtant fort médiocres ; beaucoup apparurent prisonniers des intrigues péninsulaires ou trop dociles devant Charles Quint, Louis XIV, plus tard Napoléon. Mais il en fut de la papauté comme de l'Italie : elle ne s'inclina que jusqu'à un certain point devant les grands du jour. Sixte Quint contrecarra Philippe II, Innocent XI défia Louis XIV, Pie VII se regimba finalement devant Napoléon.

Structures italiennes

Les frontières naturelles

Si l'Italie a usé ses occupants successifs depuis la fin du xv^e siècle, c'est à cause d'une forte personnalité et d'abord d'une vigoureuse unité géographique qui a toujours fait contrepoids à ses divisions intérieures. Pétrarque disait dans sa *Canzone all'Italia* : « La nature a parfaitement pourvu à notre sécurité quand elle a placé la barrière des Alpes entre nous et la tudesque rage. » Un siècle plus tard, l'humaniste Flavio Biondo¹⁵ rappelle que, depuis l'Antiquité, on nomme Italie la terre qui s'étend de l'arc des Alpes à la pointe de Calabre et il y inclut l'Istrie. Les îles se trouvent en dehors de son propos et de sa description. Les considère-t-il comme non italiennes ? Ce n'est pas vraisemblable. Cent ans avant lui, Cola di Rienzo, convoquant à Rome, en 1347, un parlement de *l'universa sacra Italia*, avait adressé une invitation aux souverains aragonais de Sicile. Ainsi les frontières naturelles de l'Italie n'ont jamais fait sérieusement question. Au contraire la France a cherché les siennes, hésité sur leur tracé, découvert sur le tard l'argument politique qu'elles constituaient ; et, finalement, elle ne les a pas atteintes. Paradoxe historique : le pays le plus unifié de l'Europe d'Ancien Régime avait des limites mouvantes et incertaines alors que l'« expression géographique » italienne, pour reprendre le mot malveillant de Metternich, semblait depuis toujours constituée en un compartiment clairement défini. Non seulement les frontières de la France, mais celles du monde germanique, de la Pologne, de la Russie, des pays soumis à l'autorité de Vienne ont avancé et reculé entre 1450 et 1800. Alors que l'Italie, divisée, envahie, meurtrie, partiellement occupée, possédait — et possède — de par la disposition des mers et des monts, une unité structurelle qui défie les flux et reflux de l'histoire. Elle semble au-dessus du temps.

Les paysages ruraux

Autre trait de sa personnalité : dès 1450 elle était le pays le plus contrasté d'Europe, les hommes ayant encore ajouté aux oppositions naturelles qui juxtaposent ici brutalement montagnes et plaines, neige et soleil. À preuve la campagne italienne. La domestication des eaux commencée autour de Milan

15. Dans son *Italia illustrata* (1448-1453).

dès le ^{xii} siècle avait déjà fait de la Lombardie, à l'époque de la Renaissance, un terroir riche où prospéraient prairies et blé, mûriers et arbres fruitiers et où le riz commençait à se répandre¹⁶. Plus généralement Francesco Guicciardini affirme dans son *Histoire d'Italie* que la péninsule est « non moins cultivée es montagnes et lieux plus steriles qu'es plaines et régions plus fertiles ». Exagération bien sûr, nous le soulignerons. Mais Montaigne, un demi-siècle après Guicciardini, admire « la méthode qu'ont (les Lucquois) de cultiver les montagnes jusqu'à la cime ». Un autre voyageur du ^{xvi} siècle, dont F. Braudel a retrouvé la relation, décrit le *Vicentino* comme un jardin continu, semé de gros villages. Les Pouilles sont traditionnellement un grenier à blé et un réservoir d'huile. « Chacun y vient en quête de produits alimentaires : Venise surtout, qui a toujours rêvé de s'y installer — qui s'y est même installée à deux reprises, entre 1495 et 1528 — mais aussi les autres villes de l'Adriatique, Raguse, Ancône, Ferrare » (F. Braudel). Quant aux plaines côtières de la Sicile, elles ravitaillent depuis l'Antiquité le bassin occidental de la Méditerranée et plusieurs de ses ports, principalement sur le littoral sud, ne sont que des embarcadères à céréales. Enfin les pentes fertiles du Vésuve produisent des vins « grecs » et « latins » réputés dans tout l'Occident tandis que commence la carrière du Chianti — une première mention de ce cru apparaît en 1398 dans les archives Datini étudiées par F. Melis.

À ces campagnes fécondes, artistement travaillées, c'est un jeu facile d'opposer — maints cantons montagneux, sauvages et archaïques des Alpes et plus encore de Sardaigne, de Sicile ou de Calabre. Non que la montagne soit toujours un désert, à l'image de l'intérieur sicilien. Au contraire, elle constitue souvent un réservoir de population d'où la faim chasse régulièrement les hommes vers les villes et les plaines. Ces dernières ne formant que 20 % du territoire italien, la péninsule et ses annexes étant déjà peuplées vers 1500 d'une dizaine de millions d'âmes, il est nécessaire qu'une fraction non négligeable des habitants se loge en altitude. En revanche la campagne romaine accentue son dépeuplement et les plaines intérieures de la Sardaigne sont un univers désolé. Toute la partie nord de la lagune vénitienne est recouverte d'eaux mortes ; les marais Pontins, où sévit la malaria, voient passer quelques rares bergers et abritent des buffles sauvages. Les zones marécageuses du delta du Pô, des environs de Capoue, du Val di Chiana (région où l'eau hésite entre Tibre et Arno) sont autant de pôles de répulsion.

16. Il serait venu d'Espagne avant 1475.

Villes et industries

Autre contraste — et autre paradoxe : aux approches du xvi^e siècle, l'Italie, si largement montagneuse, est pourtant, avec la Flandre et le Brabant, mais à une toute autre échelle, le pays le plus urbanisé d'Europe. Mis à part Istanbul et Paris, dont le cas est discuté, les seules cités européennes dépassant alors 100 000 habitants — chiffre énorme pour l'époque — se trouvent dans la péninsule : ce sont Naples, Venise et Milan. Florence, Gênes, Bologne et Palerme, avec quelque 55 000 âmes chacune — autant que Londres —, surclassent Gand et Anvers (environ 50 000), et Bologne (au moins 45 000) dépasse Bruges (40 000 ?). À l'échelon des 30/40 000 habitants nous découvrons Vérone, Messine, Padoue, Brescia. Et que de villes à l'étage des 15/20 000 habitants ! En regard, Barcelone n'atteint pas 30 000 âmes et Cologne 40 000. Or c'est alors la plus importante ville d'Allemagne.

Commerçante et peuplée, l'Italie est active sur le plan industriel en dépit de la récession consécutive à la peste noire et aux retentissantes faillites bancaires du xiv^e siècle. Draps florentins, soieries de Lucques dans un premier temps, puis de Bologne, de Milan, de Gênes, de Florence et de bien d'autres villes, armes de Brescia, verres de Murano — on sait y fabriquer le « cristal » depuis 1463 —, livres et navires de Venise, papier de Fabriano (entre Pérouse et Ancône), céramiques de Faenza et de Deruta, dentelles et passementeries de Naples : voilà de bons éléments dans le dossier économique italien à la veille du xvi^e siècle. Mais ce n'est pas tout : en 1461, on a découvert les mines d'alun de Tolfa et le pape devient dès lors le principal marchand de ce décapant indispensable au dégraissage et à la teinture de la laine : près de 800 ouvriers travailleront vers 1550 à la production des pains d'alun. Toutefois il existe en Italie une plus grande concentration d'ouvriers : celle de l'arsenal de Venise où, en cas de nécessité militaire, plus de 2 000 charpentiers, calfats et porteurs peuvent se trouver mobilisés. Assurément les industries ne manquent pas hors d'Italie : aux Pays-Bas spécialisés depuis longtemps dans la draperie, en Angleterre exportatrice de *carisees*¹⁷, en Allemagne du Sud où s'activent la fabrication des futaines¹⁸ et la production d'argent et de cuivre. Mais l'Italie du Nord et plus spécialement Venise profitent de la prospérité allemande.

Envers du décor : les villes italiennes, populeuses et souvent industrielles, sont fragiles. Trop nombreuses, trop remplies, elles sont exposées aux disettes en un temps où la terre ne produit pas assez. Florence, entre 1375 et 1791,

17. Tissus de laine de la nature des serges.

18. Tissus faits d'une chaîne de lin et d'une trame de coton.

aura connu le grain rare et cher une année sur quatre. D'où une frugalité qui étonnera Montaigne en 1581 : « En Italie, écrira-t-il, les festins ne sont autre chose qu'un de nos repas bien légers de France. » Et si la peste frappe très durement la péninsule depuis le milieu du *xiv*^e siècle, n'est-ce pas parce que ses agglomérations urbaines s'offrent sans défense aux coups de l'épidémie ? En outre ces cités politiquement agitées — Gênes vit quatorze révolutions de 1413 à 1453 —, vulnérables lorsqu'elles ne sont pas protégées par un État solidement charpenté, constituent autant de tentations pour les voisins. Au début du *xv*^e siècle, Vérone, Padoue, Bergame, Brescia ont été prises par la Sérénissime et Pise est devenue florentine. Gênes, entre 1458 et 1528, passe de main en main : du roi de France aux Sforza, des Sforza au roi de France pour finir protectorat espagnol. Rome, en 1527, subira un sac mémorable.

Nord et Sud

Enfin ces villes sont inégalement réparties dans la péninsule et ses annexes. Car à l'époque de la Renaissance, le pays le plus urbanisé d'Europe demeure essentiellement rural — caractère qui s'accroît à mesure qu'on descend le long de l'« interminable Apennin ». Rome demeurant encore très dépeuplée, c'est au sud de Pérouse que commence la zone étendue où les grandes villes deviennent rares en dépit de l'exception napolitaine et où surtout les agglomérations, même assez denses — en Sicile par exemple —, perdent leurs caractéristiques urbaines. Elles ne sont plus que de gros villages où la civilisation citadine n'a pas réussi à triompher. Ainsi deux Italies s'opposent déjà : l'une au Nord, plus peuplée, à la fois mieux cultivée, plus industrielle et plus commerçante, où des cités nombreuses et importantes ont secrété une civilisation originale et brillante ; l'autre au Sud, moins riche d'hommes, de villes et de produits, plus archaïque, plus superstitieuse, plus repliée sur elle-même. Dans la première, républiques et tyrans ont repoussé la féodalité dans les cantons montagneux et instauré des formes de gouvernement modernes. Dans la seconde, où le poids politique des campagnes reste décisif et où n'existe pratiquement pas de classe moyenne, ni Rome, ni Naples, ni Palerme n'ont encore réussi à mettre au pas des barons dénués de tout sens civique et seuls maîtres après Dieu dans leurs châteaux et sur leurs vastes domaines.

La carte politique

L'Italie possède donc, au milieu du *xv*^e siècle, non seulement des limites naturelles en quelque sorte indiscutables, mais encore des traits de civilisation,

des contrastes économiques, politiques et culturels qui vont constituer sa structure profonde pendant plusieurs siècles. Quant aux frontières politiques qui la fragmentent intérieurement, elles ne bougeront pas beaucoup entre la stabilisation de 1454 et la Révolution française. C'est en effet avant la paix de Lodi que s'est opérée la première grande simplification de la carte italienne, la seconde étant celle de l'unification au XIX^e siècle. Vers 1300, la péninsule ne comptait pas moins d'une cinquantaine d'États de toutes dimensions : républiques, seigneuries, principautés. Ils n'étaient plus qu'une vingtaine au moment où Milan et Venise se réconcilièrent à Lodi (1454) et où les cinq grands — Naples, Rome, Florence, Venise et Milan — conclurent pour vingt-cinq ans, sous le nom de *Ligue italique*, un pacte de défense réciproque (1455). Cent ans plus tard, à l'heure de la paix du Cateau-Cambrésis (1559), les entités politiques et leurs limites n'avaient pas changé substantiellement, même si l'Espagne, directement ou indirectement, contrôlait maintenant la majeure partie du sol italien. Les modifications territoriales les plus importantes intervenues en ces cent cinq ans consistaient en un recul du duché de Milan diminué de Parme et un sensible élargissement de la région soumise à Florence par la disparition de la république siennoise. Portons-nous ensuite d'un bond à la hauteur de la paix d'Aix-la-Chapelle — 1748. Seuls, deux changements notables retiennent l'attention par rapport à 1559. Le duché de Milan a encore reculé en abandonnant au Piémont la région située à l'ouest du Tessin : c'est une des conséquences de la guerre de Succession d'Autriche. D'autre part, le duché de Ferrare a disparu, réuni dès 1598 à l'État pontifical. Au total, pendant trois siècles et demi de vie agitée, l'Italie n'a finalement connu que des variations mineures de sa configuration politique : voilà une stabilité qu'on oublie d'habitude de souligner. Or il importait dans cette présentation d'une histoire longue de dominer de haut l'événement pour apercevoir les lignes fortes du paysage.

Lectures complémentaires

Ouvrages d'ensemble sur l'histoire de l'Italie du XV^e au XVIII^e siècle

PROCACCI (Giuliano), *Histoire des Italiens*, Paris, Fayard, 1998, 484 p.

Dans la collection *Storia d'Italia*, chez Mondadori à Milan : VALERI (Nino), *L'Italia nell'età dei principati (1343-1516)*, 1969, 920 p.; VISCONTI (Alessandro), *L'Italia nell'epoca della Controriforma (1516-1713)*, 1958, 669 p.; VALSECCHI (Franco), *L'Italia nel Settecento (1714-1788)*, 1959, 1 040 p.

Introduction

Dans la collection *Nuova storia d'Italia* chez Einaudi à Turin : I, *Caratteri originali*, 1972, 1 066 p. ; II, *Dal primo Settecento all' unità*, 1973, 1 544 p.

HAUVETTE (H.), *Littérature italienne*, Paris, A. Colin, 1932, 606 p.

CECCHI (Emilio) et SAPEGNO (Niccoló) sous la direction de, *Storia della letteratura italiana*, Milan, Garzanti, 1965-1969, vol. IV-VII.

DIONISOTTI (Carlo), *Geografiae storia della letteratura italiana*, Turin, Einaudi, 1967, 252 p.

VENTURI (Lionello), *La Peinture italienne*, I : *Les créateurs de la Renaissance* ; II : *La Renaissance* ; III : *De Caravage à Modigliani*, Genève, Skira-Weber, 1950-1952.

SALVATORELLI (Luigi), *Histoire de l'Italie*, Roanne, Horvath et Turin, Einaudi, 1973.

DALMASSO (E.), GAIOTTI (A.), PERRARD (P.), VAUSSARD (M.), *L'Italie*, Paris, Larousse, 1977.

BEC (Christian), *Précis de littérature italienne*, Paris, P.U.F., 1982.

PARTIE I

La Renaissance

Chapitre 1

Au temps de « l'équilibre » italien

Humanisme et patrie

Appels à l'union contre les « barbares »

« J'aime mon pays plus que mon âme », écrit Machiavel à la veille de sa mort. Formule osée, dans la littérature italienne du XVI^e siècle et pourtant explicable et sous-tendue par une conscience nationale qui s'était sans doute éveillée dans la péninsule plus tôt que dans le reste de l'Europe. Le prestige du passé romain et la fierté découlant de cet héritage, le mépris des peuples situés au-delà des Alpes et réputés incultes, la consternation devant un présent fait de faiblesses et de divisions : tous ces éléments suscitérent, au moins à l'étage culturel le plus élevé, une certaine forme de sentiment patriotique. Rappelons d'abord la sainte colère de Dante au chant VI du *Purgatoire* (vers 76-87) :

Ah ! Italie esclave, hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, tu n'es plus la reine des provinces, tu n'es qu'un bordel ! [...]

Et aujourd'hui tous tes habitants sont en proie à la guerre et ils se déchirent les uns les autres, ceux que renferment un même mur et un même fossé.

Cherche, malheureuse, autour des rivages de tes mers et puis regarde dans ton sein, si quelque lieu chez toi jouit de la paix.

Un demi-siècle plus tard, les Italiens, malgré les appels de Cola di Rienzo à la réunion d'un parlement national, continuaient à s'entre-déchirer et une

guerre s'annonçait entre Venise et Gênes. Pétrarque, qui composa probablement à cette occasion sa célèbre *Canzone all'Italia* (« Italie, ô mon Italie, la parole est un vain remède pour les plaies mortelles que sur ton corps je vois se presser... »), adressa, en 1351, une lettre pathétique au doge de Venise :

Deux peuples puissants sont en armes, deux cités florissantes sont travaillées par l'agitation d'une guerre imminente. [...] Quel est votre but ? N'oubliez pas que si l'incendie n'est pas éteint, le sang qui coulera des blessures ne sera pas celui des Numantins ou des Carthaginois, mais celui des Italiens. C'est-à-dire le sang d'hommes qui, au cas où une armée nous attaquerait à l'improviste et où des hordes barbares menaceraient nos frontières, seraient les premiers à prendre les armes avec vous pour la défense de notre patrie commune. Je ne veux rien vous cacher : c'est avec une très grande douleur que j'ai appris la nouvelle de l'alliance que vous avez récemment conclue avec le roi d'Aragon. Comment ? Des Italiens implorent le secours des rois barbares pour détruire des Italiens ? Objecterez-vous peut-être que les ennemis vous ont les premiers donné l'exemple ? Je vous réponds qu'eux aussi sont coupables. Mes reproches s'adressent aux uns comme aux autres. Combien aurait-il mieux valu que, surmontant leurs rancœurs, Vénitiens et Génois s'unissent ensemble ! Tout au contraire, à l'appui de votre colère vous appelez les tyrans d'Occident, et les Génois, à ce qu'on dit, ceux de l'Orient ! [...] Insensés, nous demandons à des âmes vénales la confiance que nous désespérons de trouver chez nos frères.

La nature nous a donné pour défense les Alpes et les mers, et les cols de l'enceinte montagnaise sont par un don de Dieu fermés et barrés. Mais nous, avec les clés de la cupidité et de l'orgueil, nous les avons ouverts aux Cimbres, aux Huns, aux Hongrois, aux Gaulois, aux Teutons, aux Espagnols.¹

Parce qu'il faisait retour à une Antiquité auréolée de gloire, l'humanisme exalta le sentiment national. S'adressant aux Romains en 1376, à un moment où les troupes pontificales — c'est-à-dire des mercenaires étrangers — reprenaient en main les États de l'Église, l'humaniste Coluccio Salutati, chancelier de Florence, leur écrivait :

Ne tolérez pas que ces voraces Français s'emparent de votre Italie par la violence. Ne vous laissez pas ensorceler par les adulations mielleuses des prêtres. Ils voudraient vous persuader de vous soumettre docilement à la domination de l'Église ; ils vous font croire que le pape et la curie retourneront en Italie ; ils vous donnent à entendre qu'il n'en sortira que du bien pour votre cité. Mais toutes ces cajoleries visent seulement à obtenir qu'avec votre aide l'Italie tombe en servitude et que ces Français en deviennent les maîtres. Ne supportez pas que l'Italie, jadis reine du monde par le mérite de vos ancêtres, soit maintenant sujette des barbares et des

1. F. PETRARCA, *Prose*, a cura di G. Martelotti, Milan, 1955, pp. 952-953.

étrangers. Faites vôtre la sentence de Caton : « Nous voulons être libres et vivre en hommes libres ».²

« Unité » ou « liberté » de l'Italie ?

Souvent aux XIV^e et XV^e siècles les deux idéaux s'opposèrent. Lorsque, dans les années 1380-1402, le duc de Milan, Giangaleazzo Visconti, marchait de victoire en victoire, les humanistes qui assuraient sa propagande magnifièrent le « Messie » italien appelé à « gouverner le pays dans la paix ». L'un d'eux, dans une *couronne* de sonnets, représenta toutes les cités de la péninsule — y compris Padoue, Venise, Bologne et Florence — rêvant d'un royaume italien dont Rome serait la capitale. Lombardie et Toscane, disait un autre, devaient se placer sous l'autorité de leur « seigneur naturel » qui allait bientôt anéantir les innombrables dynasties locales des territoires pontificaux et reconstruire « l'État italien » (*statum italicum*). Un lettré siennois exhortait le nouveau César à franchir le Rubicon et à marcher sur Rome. « Au nom de tous les vrais Italiens », il formait des vœux pour le succès de l'entreprise, non sans vitupérer « cette mauvaise graine, ennemie de toute paix et quiétude, qu'on appelle liberté ». Giangaleazzo mourut dès 1402, au sommet de sa gloire et son œuvre se défit partiellement. Son vaste projet fut-il repris, dix ans plus tard, par le roi de Naples, Ladislas, devenu le maître de Rome et de Pérouse ? On le crut à Florence où circulèrent des bruits alarmistes : ses enseignes portaient la devise « *O Ciesar, o nichil* », il avait promis à ses troupes le sac de la cité de l'Arno. Les humanistes florentins assuraient : le roi de Naples « menace la liberté de l'Italie », « il désire l'Empire », « il complotte de mettre toute l'Italie en servitude ». Inversement des intellectuels, précédemment propagandistes de Giangaleazzo, étaient passés au service de Ladislas et encourageaient le souverain à unifier l'Italie.

Ainsi, lorsque Machiavel, au dernier chapitre du *Prince*, exhorta Laurent II Médicis « à prendre l'Italie et à la délivrer des barbares », il était l'héritier d'un certain courant humaniste — celui qui voyait dans l'unité politique le salut de la péninsule — et il croyait que l'Italie tout entière se jetterait avec enthousiasme dans les bras du « Rédempteur » :

Je ne saurais pas suffisamment exprimer avec quelle grande affection il serait reçu en tous ces pays, qui en ont enduré par ces descentes d'étrangers en Italie, avec quelle soif de vengeance, avec quelle foi opiniâtre, quelle piété, quelles larmes.

2. *Libri Coluci Pieri Salutati epistolarum*, Florence, 1741, II, 4 janvier 1376.